



Pauline
Gill

LA CORDONNIÈRE

TOME III

LE TESTAMENT
DE VICTOIRE

vlb éditeur

Pauline
Gill

LA CORDONNIÈRE

TOME III

LE TESTAMENT
DE VICTOIRE

v**l**b éditeur

CHAPITRE PREMIER

La gare de Yamachiche tremble sous les vrombissements du train en provenance de Trois-Rivières. Sur le quai, un couple entouré de ses cinq enfants s'apprête à y monter. En ce 20 juin 1890, habités de sentiments divergents, Victoire Du Sault et Thomas Dufresne quittent la vallée du Saint-Maurice. Définitivement, croient-ils.

Chevelure nouée en chignon sous un chapeau de paille fleuri, la cordonnière de Yamachiche prend place dans l'un des luxueux wagons du Canadien Pacifique, à destination de Montréal où son mari compte faire fortune dans le commerce de la chaussure. Victoire porte une robe de taffetas émeraude qui rehausse un teint que ses quarante-cinq ans ont quelque peu terni. Frappés par son élégance, peu de gens remarquent la mélancolie qui voile son regard en cette journée pourtant mémorable.

Victoire laisse derrière elle des gens attachants, une clientèle établie et, espère-t-elle, tous les repères d'un amour interdit avec l'homme mort dans ses bras l'hiver précédent, son beau-père. Ne subsiste qu'une lettre enfouie dans son sac à main. En plus du déchirement

qu'elle éprouve à quitter son coin de pays, elle ressent une certaine appréhension quant aux ambitions de son mari et aux exigences de la vie citadine. Comment les enfants s'adapteront-ils à la grande ville? Et elle-même?

Au cœur de la trentaine, Thomas Dufresne vit ce déménagement avec l'intrépidité et l'enthousiasme qui le caractérisent. Il ne doute aucunement de pouvoir faire sa place dans la métropole, voire de la conquérir et d'atteindre enfin le sommet d'une réussite impossible à envisager dans le petit milieu de Yamachiche. À ces raisons de se réjouir s'en ajoutent d'autres plus profondes et moins avouables. Tenant dans ses bras Romulus, turbulent comme tous les bambins de deux ans, Thomas multiplie plaisanteries et taquineries pour amuser ses trois autres fils, assis sur la banquette qui lui fait face. Oscar, ce jeune adulte de quinze ans qui travaille à Montréal depuis plus d'un an, s'occupe de ses deux jeunes frères, Candide et Marius, âgés de huit et sept ans.

Habituellement sensible à l'ardeur paternelle, Oscar épouse davantage la nostalgie de Victoire en ce jour où lui et son grand-père devaient réaliser un rêve nourri en secret depuis plus de deux ans. Lorsque la famille déménagerait à Montréal, ce serait sans Oscar ni Georges-Noël, car ce dernier projetait de racheter la maison et de tirer leur subsistance de la tenue du magasin général déjà fort rentable. Hélas! Le 6 janvier a chambardé leurs plans et creusé un vide atroce dans la vie d'Oscar. Étrangement, cette mort subite de Georges-Noël Dufresne semble avoir affligé Victoire beaucoup plus que Thomas. Oscar observe son père, assis non loin de lui, en quête d'un signe qui dissiperait cette impression.

Agacé par la chaleur, et surtout par le col généreusement empesé de sa chemise blanche, Thomas en

détache le premier bouton, retire son veston et s'apprête à remonter ses manches mais s'abstient, choisissant de se soumettre à ce qui sied à l'homme d'affaires réputé qu'il est devenu.

Les médaillons et les moulures du plafond de ce wagon évoquent pour lui l'opulence qu'il rêve d'atteindre en implantant une manufacture de chaussures sur la rue Lacroix, dans le quartier Saint-Jacques, fief des gens d'affaires francophones de Montréal. Non loin de là, au 32 de la rue Saint-Hubert, il a fait construire une superbe maison, inspirée des goûts de Victoire, cette femme dont il a croisé la route il y a près de vingt ans et qui l'a poussé à se surpasser, en lui offrant les conditions d'une ascension vertigineuse. Aujourd'hui, il veut lui rendre la pareille, persuadé que c'est dans le bouillonnement économique et culturel de Montréal que la personnalité et le talent de Victoire seront appréciés à leur juste valeur. Comme ses créations, d'ailleurs.

«Elle a rajeuni depuis que la petite est née», pense-t-il en la regardant prendre soin de cette enfant de huit mois avec une tendresse qu'il aimerait pouvoir exprimer aussi facilement. Comment s'étonner que des messieurs au regard admiratif s'arrêtent pour lui adresser la parole? Que certains, sous le prétexte d'un jouet tombé par terre, manifestent leur courtoisie?

Flatté d'être le mari de cette femme qui attire l'attention des distingués voyageurs, Thomas sent toutefois resurgir en lui une jalousie dont il se croyait à l'abri depuis la mort subite de Georges-Noël Dufresne. Événement tragique et déchirant, mais combien libérateur à certains égards pour Thomas qui nourrissait contre son père un ressentiment vieux d'au moins dix-huit ans. Née de la désapprobation paternelle de son mariage avec Victoire Du Sault, leur voisine, cette

rancune s'était intensifiée au cours de la soirée des noces ; Georges-Noël et la nouvelle mariée avaient dansé dans les bras l'un de l'autre... comme des amoureux. Au fil des années, l'empressement de Georges-Noël à fabriquer meubles et jouets comme s'il avait été le père des bébés attendus avait engendré une rivalité et éveillé chez Thomas une méfiance que les serments d'amour de Victoire parvenaient mal à dissiper.

Penché sur le bambin enfin endormi sur ses genoux, Thomas cherche de nouveau à comprendre le silence dans lequel Victoire s'enferme souvent depuis la mort de Georges-Noël ; lorsqu'on évoque la mémoire du défunt, une larme glisse sur sa joue. À bord de ce train qui l'emmène loin d'un passé marqué de nombreux deuils et de quelques tourments amoureux, Thomas s'enfonce dans ses réflexions. Il se souvient d'avoir eu, en de nombreuses occasions, le sentiment de ne pas mériter cette femme si convoitée qu'il a épousée alors qu'il n'avait que dix-huit ans. Maintes fois, il a cru devoir mettre les bouchées doubles pour susciter son admiration et garder son amour. Que Georges-Noël ait davantage convenu à Victoire lui semble tout à coup évident. Qu'ils se soient aimés, probable. Mais, en ce cas, pourquoi ne se sont-ils pas mariés ?

« Elle était pourtant sans prétendant le jour où elle m'a embrassé la première fois... », se rappelle-t-il avec émotion. Dans la cordonnerie tout juste sauvée d'un incendie, Victoire et Thomas avaient cédé aux pulsions d'un désir jusque-là réprimé. Avaient suivi de nombreux rendez-vous secrets à l'érablière et, quelques mois plus tard, un projet de mariage que Victoire avait elle-même proposé après des ébats amoureux auxquels elle avait initié son jeune amant.

Condamné à l'immobilité par la présence de son fils sur ses genoux, Thomas ferme les yeux, s'interroge sur

l'homme qu'il est devenu et sur ses amours, sans la moindre tricherie. Cette femme, il l'a admirée depuis son enfance, désirée dans sa jeunesse et profondément aimée malgré l'attrait qu'il éprouvait pour la veuve Dorval, de dix ans la cadette de Victoire. Il ne pourrait vivre plus grande détresse que de perdre celle qui lui a tout appris, qui l'a propulsé au-delà de ses ambitions de jeune meunier, de commis voyageur, jusqu'à la direction d'une manufacture de chaussures dans la grande ville de Montréal. Le fait qu'il n'ait rien ménagé pour lui faire construire une maison à son goût et qu'il soit importuné par les attentions de certains passagers envers elle témoigne, croit-il, de la constance de son amour. Il savoure déjà le plaisir qu'il éprouvera à se promener à ses côtés dans les rues de Montréal, à l'accompagner dans des milieux où sa réputation l'a précédée, à l'escorter dans les soirées mondaines qui ne manqueront pas de se présenter. «Une nouvelle étape de notre vie amoureuse commence et ce sera la plus belle», se promet-il, confiant de plaire à cette femme qu'il a mis du temps à connaître vraiment et à bien comprendre.

Sur le front de Victoire, deux rides profondes ont creusé leur sillon comme aux jours de tourmente. Oscar qui l'observait profite pour s'approcher d'elle d'une accalmie, ses deux jeunes frères étant occupés à jouer aux cartes.

«J'ai bien peur que ce déménagement vous ait épuisée», dit-il avec cette prévenance héritée de Georges-Noël.

À la fois audacieux et sensible, loyal et mystérieux, Oscar fait preuve d'une maturité précoce que sa mère attribue à la perte, dès son jeune âge, de six de ses frères et sœurs, et à la grande complicité qui le liait à son grand-père.

«Ça va passer, répond-elle. Vider une maison, c'est beaucoup de travail... Heureusement que celle qui m'attend en ville est déjà organisée en grande partie, à ce qu'il paraît.

— J'aurais tant aimé que grand-père la voie au moins...

— Pourquoi au moins? Tu as une drôle de façon d'en parler, comme si cette maison n'avait pas été construite autant pour ton grand-père que pour le reste de la famille...»

Victoire ignore le projet que caressaient son fils et Georges-Noël. Oscar souhaite le lui révéler, mais doutant de la pertinence du moment, il tourne son attention vers Cécile, sa petite sœur :

«Il aurait eu tellement de plaisir à la voir grandir», soupire-t-il.

Sa voix a perdu de son assurance et, dans son regard, la mélancolie née de la mort de Clarice, sa sœur aînée, se ravive. Tout comme son fils, Victoire ressent cruellement le vide que l'absence de Georges-Noël creuse encore dans sa vie et parvient difficilement à ne rien laisser paraître de son trouble.

«Encore chanceux, dit-elle, que Cécile soit venue au monde deux mois avant son temps... Il a pu la bercer plusieurs fois avant de mourir.

— La vie serait tellement différente s'il était encore là», murmure Oscar, se tournant vers la fenêtre derrière laquelle des forêts défilent à toute allure.

Une intense émotion interrompt leur échange et des pans entiers du passé se déroulent dans la mémoire de chacun. Au bout d'un long moment, la mère se penche vers son fils et lui dit à l'oreille :

«Je sais qu'il aurait été fier de toi..., qu'il aurait été fier de ce que tu deviendras.» Victoire affectionne particulièrement ce garçon que Georges-Noël avait chargé

de nourrir les racines des Dufresne afin que pas une branche de cet arbre ne se dessèche avant d'avoir donné ses fruits.

D'Élisabeth Rivard-Dufresne, ancêtre de Thomas et de Victoire, descendaient de braves pionniers mais aussi bon nombre d'érudits, médecins, députés, notaires, avocats, hommes d'affaires et gens d'Église. Ce n'est pas sans émoi que Victoire avait écouté Georges-Noël lui expliquer : « En épousant un Dufresne, tu as relié, pour la quatrième fois, les deux branches de la descendance des Rivard-Dufresne établis au pays au milieu du XVIII^e siècle. » Aussi avait-elle promis à son beau-père de transmettre à ses enfants et à ses petits-enfants cette mémoire et cette sève qu'il voulait éternelles.

Le moment se prête à de telles évocations et cette diversion à sa nostalgie lui est agréable. Passionné d'histoire et de philosophie, Oscar ne se lasse pas d'entendre sa mère lui parler de ses ancêtres. En reprenant les mots de Georges-Noël, Victoire se sent envahie soudain par un tel sentiment de culpabilité qu'elle interrompt son discours. Oscar prend le relais :

« Grand-père m'a appris que le premier député de la vallée du Saint-Maurice était Augustin Dufresne, mon arrière-grand-père. »

Il se tait aussitôt et devient songeur. La pensée de cet ancêtre dont la famille vénère encore le nom le renvoie à son propre avenir. Puis il ajoute :

« Je ne vois pas à quoi il sert de vivre si on ne laisse pas notre empreinte quelque part après notre mort. »

Victoire sourit.

« Les enfants qu'on met au monde en sont déjà. »

— Je sais. C'est pour ça que je veux avoir une grosse famille. Mais je voudrais plus encore... Réaliser

quelque chose qui fasse que notre monde soit beau et meilleur. Que les gens soient plus heureux.

— Mais tu as une âme de missionnaire, mon garçon!

— Non. Une âme de bâtisseur, prétendait grand-père. C'est ce qu'il disait de vous aussi.»

Devant le regard scrutateur d'Oscar, Victoire baisse les yeux vers sa fille endormie et demeure muette. Se douterait-il de quelque chose?



L'entrée du train dans la ville de Montréal provoque dans les wagons une excitation qui n'épargne pas les passagers Dufresne. La hauteur des édifices et la proximité des maisons surprennent Candide et Marius qui ont rangé leurs cartes et harcèlent leur grand frère de questions. Impuissant à rassurer le petit Romulus effrayé par tant de brouhaha, Thomas rejoint Victoire, visiblement émue de découvrir cette ville qui sera désormais la leur. Le train s'immobilise enfin à la gare Windsor. Marius et Candide pressent Oscar vers la sortie, promettant aux parents de les attendre à l'extérieur. Le long tunnel qu'ils doivent emprunter avant d'accéder à la salle des pas perdus, à l'étage supérieur, les fascine. De grands salons sont réservés aux dames qui souhaitent se refaire une beauté avant de sortir de la gare. Sa fille dans les bras, Victoire est invitée par un préposé qui se charge de ses sacs à s'y rendre en sa compagnie.

«Je n'en ai que pour quelques minutes», dit-elle à Thomas, en emboîtant le pas au guide qui caresse la tête de l'enfant et louange la mère.

En attendant, valises et sacs à leurs pieds, le tramway qui les conduira sur la rue Saint-Hubert, Victoire et les siens contemplent avec émerveillement

l'impressionnante gare Windsor toute de pierres grises sur lesquelles le soleil couchant semble faire danser des milliers de feux follets.

«C'est tout plein de petites maisons sur le toit», s'écrie Marius en désignant les nombreuses tourelles qui surplombent l'édifice.

Le torse bombé sous son complet du dimanche, Thomas saisit l'occasion d'apprendre à ses fils que les plans de leur future résidence ont été tracés par le même architecte, M. Price. La fierté illumine son visage, avivant le bleu de ses yeux. Il enlace Victoire et murmure à son oreille :

«Tu seras toujours la plus belle femme de la place.»

Dans le regard de son mari apparaît cette même fièvre de vivre qui avait séduit Victoire lorsqu'elle avait rencontré Georges-Noël la première fois. «Il avait le même âge que son fils aujourd'hui», se dit-elle. Elle compte beaucoup sur le départ de Yamachiche et sur sa volonté de se tourner vers l'avenir pour aimer Thomas avec cette ferveur qu'elle avait éprouvée pour Georges-Noël, son premier amour. Mais la lettre que son beau-père lui a écrite quelques mois avant sa mort, et que le notaire lui a discrètement remise au moment de son départ de Yamachiche, ne risque-t-elle pas de détruire cette douce espérance? Prise d'inquiétude, tiraillée entre le désir que cette lettre n'ait jamais existé et celui d'en connaître bientôt le contenu, Victoire plonge la main dans son sac pour s'assurer que l'enveloppe y est toujours, puis la retire vivement, comme si le papier lui avait brûlé les doigts. Les exclamations des garçons à l'arrivée du tramway traîné par deux forts chevaux l'arrachent à ce dilemme qu'elle devra résoudre tôt ou tard.

À bord du wagon de la Montreal Street Railway, Thomas aperçoit un visage connu, Honoré Thétrault,

avec qui il a eu des démêlés au cours de l'année. Des différends qui lui donnent l'audace de prédire, sur un ton qui ne manque pas d'attirer l'attention :

« Cette compagnie achève de faire de gros sous avec nous. Dans un an ou deux, grâce à une entreprise canadienne-française, nos tramways rouleront à l'électricité, mes amis. »

Oscar se montre sceptique.

« M. Craig et son équipe y travaillent et y arriveront... », affirme-t-il.

La récente nomination de Louis-Joseph Forget au conseil d'administration de la Montreal Street Railway donne lieu de croire à la victoire des francophones. Dans un même courant d'optimisme, Thomas se sent le droit d'espérer que leur manufacture, l'une des premières à être équipées de machines à coudre électriques, sera des plus rentables. En février dernier, avec l'aide de Rodolphe Houle, son cousin maternel avec qui il était déjà associé dans la Dufresne & Houle, un commerce de machinerie agricole, il a entrepris la rénovation d'un entrepôt abandonné au 45 de la rue Lacroix. Deux mois plus tard, ils y ont installé une fabrique de chaussures, la Fabrique Dufresne & Fils qui compte déjà une douzaine d'employés.

« Notre quartier est le premier à utiliser des lampes à arcs électriques et à équiper les bureaux et les résidences de dynamos, déclare fièrement Thomas comme si sa famille l'ignorait. C'est encore à M. Craig que nous le devons », ajoute-t-il, pompeux.

J.A.I. Craig, un Canadien français fabricant de meubles, était revenu de l'Exposition de Paris de 1878 fermement décidé à réaliser cette expérience. Le soir du 7 mai 1879, il gagnait son pari et des milliers de Montréalais assistaient au Champ-de-Mars à un spectacle unique : les exercices militaires se

déroulant à la faveur de lampes à arcs électriques. Il profitait de cet exploit pour annoncer que dans moins d'un an, sur les rives du fleuve, au port du Havre, les réverbères alimentés au gaz seraient supplantés par des lampes électriques et feraient l'envie des commerçants.

« Comme il fallait bien s'y attendre, les vautours rôdent », lance Thomas à l'intention de Thétrault, dont il connaît les opinions divergentes.

Devant le succès de l'entreprise Craig & Fils, des rivales ont surgi, dont la Royal Electric Ltd que les gens d'affaires francophones contestent, lui reprochant d'importer son matériel des États-Unis. Thomas a donc choisi d'implanter leur fabrique de chaussures dans ce quartier, en raison de son modernisme mais aussi pour la proximité du fleuve et de la voie ferrée.

À bord du tramway qui les emmène vers leur nouvelle demeure, Candide et Marius s'exclament devant le nombre des maisons et l'étrangeté de leur architecture. Mais ce qui les impressionne le plus, ce sont les réverbères qui illuminent la rue Saint-Hubert.

« Préparez-vous, c'est ici qu'on descend », annonce Thomas.

La nouvelle résidence des Dufresne, une superbe maison de trois étages, est recouverte de pierres grises ; le toit présente quatre lucarnes et l'entrée est éclairée par deux lanternes électriques fixées sur un socle de pierres identiques à celles de la maison.

Derrière la grille de fer forgé, sept personnes attendent impatiemment l'arrivée de la famille. Devant, vient Georgiana, la veuve de Ferdinand Dufresne, l'unique frère de Thomas, en compagnie de ses trois enfants, Délima, sa fille aînée récemment intégrée dans la famille, et les garçons, âgés de neuf et sept ans. Rien ne pouvait faire plus plaisir à Victoire que la présence

de cette femme, de dix-huit ans sa cadette, mais pourtant sa plus grande amie. Derrière eux, se tiennent Jean-Thomas Du Sault, un neveu de Victoire engagé pour surveiller les travaux de construction, et deux servantes : Mariette Houle-Gervais, sœur de Rodolphe Houle, et Marie-Ange Héroux, fidèle domestique de la famille Dufresne depuis plus de dix ans. Marie-Ange s'empresse de s'occuper de la petite Cécile, ainsi que de Romulus qui l'a reconnue et a aussitôt couru vers elle.

L'émotion gagne Victoire qui pour un peu se croirait invitée, comme il y a dix-sept ans déjà, à ouvrir la marche nuptiale. Un spacieux hall d'entrée, véritable carrefour vers les autres pièces et l'escalier qui mène à l'étage, donne le ton à toute la résidence avec son médaillon en bois blond au centre du plafond d'où descend un chandelier à douze branches.

« C'est superbe ! » s'exclame Victoire à l'adresse de son mari, le regard ébloui.

Sur la gauche, deux colonnes baguées et cannelées se font face, marquant l'entrée d'un salon où, sur le plus large mur, se trouve une cheminée avec un manteau en marbre blanc. De chaque côté de l'ouverture de l'âtre en demi-cercle, des cariatides soutiennent la tablette et, au-dessus, un large miroir biseauté reflète le lustre du hall d'entrée. Ébahie, Victoire se demande si elle ne rêve pas.

Alors que les enfants explorent toute la maison, Thomas, Oscar et les quatre adultes qui ont accueilli la famille accompagnent Victoire, pressés de connaître ses impressions. L'enchantement est manifeste sur son visage et dans la délicatesse avec laquelle elle effleure meubles et bibelots, palpe les tentures de velours bordeaux assorties à l'épaisse moquette et aux fauteuils ornés de fils et de glands dorés.

«Il ne te reste qu'à suspendre tes cadres aux murs. Ça fait ton bonheur?» lui demande Thomas, anticipant la réponse.

Oscar les observe, perplexe. «C'est d'un grand chic, mais ça ne pourrait compenser ce que maman vivait dans la vallée du Saint-Maurice», pense-t-il.

Avant que Victoire ait le temps de se diriger vers la salle à manger où Georgiana l'engage à pénétrer, Candide et Marius, surexcités, la supplient de les suivre. Une surprise l'attend au bout du long corridor que les garçons ont déjà traversé : une magnifique serre donne sur la cour arrière. Jamais Victoire n'aurait pensé que Thomas se souviendrait de ce désir qu'elle avait formulé lors de la construction de La Chaumière, cette maison nichée au cœur d'une érablière qu'ils comptaient habiter après leur mariage. Sous l'éclairage tamisé, des plantes dont elle ignore le nom, et même l'espèce, semblent tout juste arrivées des pays chauds. Ses fils et ceux de Georgiana l'entraînent maintenant vers l'écurie où leurs quatre chevaux ont été amenés de Yamachiche, la semaine précédente. Candide en déduit que la famille pourra se procurer un autre chien, comme Pyrus, cette chienne des montagnes des Pyrénées que son oncle Ferdinand avait reçue en cadeau d'un ingénieur français établi à Yamachiche et qu'il avait ensuite donnée à Victoire.

«On en reparlera», leur promet cette dernière, estimant le moment mal choisi pour leur causer une déception.

À l'appel de Georgiana, les garçons devançant Victoire dans la salle à manger où d'autres surprises leur sont réservées. Sur une longue table de quinze couverts, des chandeliers sèment des reflets lumineux sur la porcelaine et l'argenterie. Victoire est à la fois touchée et stupéfaite : cette vaisselle et cette nappe

qu'elle n'a pas revues depuis le lendemain de ses noces appartenaient à Domitille, l'épouse de Georges-Noël. En dépit des remarques cinglantes de Ferdinand, alors âgé de quinze ans, elle les avait rangées dans des cartons au grenier, espérant ainsi se libérer de l'omniprésence du fantôme de Domitille dans cette maison.

Et comme si ce n'était pas suffisant, sur le buffet de style Renaissance trônent la photo de la défunte avec, à sa droite, un dessin des profils de Domitille et de Georges-Noël, légèrement en retrait l'un de l'autre mais regardant tous deux dans la même direction.

«Je n'ai jamais exposé ces dessins du vivant de M. Dufresne pour ne pas lui faire de peine, explique Georgiana. Mais comme il est allé retrouver sa bien-aimée et que Ferdinand n'est plus là depuis six ans déjà, j'ai pensé qu'il était temps que je vous les rende. Après tout, c'est à Thomas et à vos enfants que reviennent tous les souvenirs de madame Domitille. Tu es de mon avis, n'est-ce pas, Victoire?»

Elle approuve du bout des lèvres, troublée par la résurgence de cette accusation de la grand-mère, Madeleine Dufresne, qui prétendait que Domitille avait été emportée par le chagrin... Un chagrin causé par nulle autre que «cette jeune dévergondée de Victoire Du Sault qui a tout fait pour lui voler son mari». Afin de repousser ce triste souvenir, Victoire s'attarde devant une petite table circulaire à motifs floraux, sur laquelle est disposée une lampe-tempête.

«Les fleurs des globes sont peintes à la main», précise Georgiana.

Les murs lilas, dont la moitié supérieure est recouverte d'un papier peint à larges fleurs mauves et argentées, chatoient sous l'éclairage des appliques.

«J'ai choisi cette tapisserie chez Watson Foster, un magasin où les riches du Golden Square Mile vont

s’approvisionner», ajoute Georgiana qui ressent un fréquent besoin de se replonger dans l’ambiance de la ville de Montréal depuis qu’elle a élu domicile dans la résidence de Carolus Lesieur, à Pointe-du-Lac.

«Je t’en remercie de tout cœur. Je n’ai jamais douté de ton bon goût.

— Ça te plaît vraiment? insiste Georgiana, inquiète de voir le visage de Victoire se rembrunir.

— Ça dépasse tout ce que j’imaginai, répond-elle, plus sincère que sa belle-sœur et amie ne pourrait le croire. Mais il y a deux couverts en trop», fait-elle remarquer au moment de prendre place à la table.

Son mari et Georgiana échangent un regard complice. Victoire n’insiste pas, préférant se tourner vers les gamins dont la gaieté et les espiègleries l’amusent. On entend des coups à la porte; Jean-Thomas se précipite pour ouvrir. Victoire espère la visite d’André-Rémi et de sa fille Laurette qu’elle n’a pas revue depuis deux ans. Elle reconnaît bientôt la voix de Rodolphe Houle mais pas l’autre, cristalline et enjouée. Au feu qui empourpre les joues de son fils aîné, elle croit deviner... La jeune fille qui s’avance, élégamment vêtue et fort jolie avec sa chevelure d’un noir d’ébène et ses yeux émeraude, est chaleureusement accueillie par Georgiana qui la présente à la famille en évitant de regarder Oscar pour ne pas l’intimider davantage :

«Pour ceux qui ne la connaissent pas, c’est Florence, ma jeune sœur.»

«Elle n’aurait pas pu prendre l’autre chaise», se dit Oscar, contrarié de voir s’asseoir juste en face de lui cette Florence qui le convoite depuis leur rencontre fortuite sur le train, l’été précédent. Cette audace à manifester son attirance pour lui, tout en le flattant, le gêne beaucoup.

Entre Thomas et Rodolphe, dont les épais sourcils surmontent un regard fuyant, la conversation porte vite sur les affaires.

«Les dernières machines à coudre commandées sont arrivées et installées, dit Houle. On pourrait engager dix autres employés dès la semaine prochaine.»

Thomas se rebiffe :

«On avait décidé d'y aller progressivement pour que tous nos ouvriers reçoivent une bonne formation.»

Victoire, propriétaire et principale actionnaire de l'entreprise, approuve son mari. Rodolphe Houle ne cache pas son mécontentement.

À l'autre bout de la table, Florence, la jeune Délima et les quatre garçonnets échafaudent plus d'un projet pour le lendemain ; ils trouvent vite l'appui de Georgiana, venue passer quelques semaines à Montréal. Elle leur décrit avec verve le parc Sohmer. Victoire, qui prête une oreille attentive, est complètement séduite en apprenant qu'une cinquantaine de musiciens, dirigés par M. Ernest Lavigne, y interpréteront du Verdi, du Strauss, du Gounod et du Schumann. Les occasions d'entendre de la belle musique jouée par un orchestre sont si rares. La décision est prise, on ira les entendre et passer l'après-midi du dimanche dans ce parc aux multiples attractions, comme les ascensions en ballon et les spectacles d'acrobatie et de marionnettes vivantes. Les enfants trépignent d'impatience.

«Savais-tu, Oscar, à qui on doit ce beau parc ? demande Florence qui fréquente assidûment ce lieu dans l'espoir qu'on l'invite à y chanter.

— À un Canadien français, j'espère.

— Chapeau, Oscar. M. Lavigne est en effet né au Québec et il a voyagé partout en Europe et aux États-Unis où il a remporté un prix à l'Exposition de Philadelphie. Il vit maintenant de sa musique.»

Se tournant vers Victoire et Georgiana, elle dit d'un ton amer :

« Si vous saviez combien de gens ont tenté de le décourager...

— C'est déplorable, mais sa réussite prouve que la ténacité est toujours récompensée, fait remarquer Georgiana.

— Et que le talent n'a pas de frontières, ajoute Victoire.

— Je sais, madame Victoire. Ma sœur m'a raconté, à votre sujet... C'est un peu grâce à votre exemple et à celui d'une demoiselle Lajeunesse de Chambly que je m'entête à ne pas lâcher prise. Vous entendrez bientôt parler d'elle et vous verrez qu'une petite chanteuse de la campagne peut faire le tour du monde avec sa voix. »

Tous connaissent les aspirations de Florence, son rêve d'une carrière de chanteuse, et les encouragements fusent autour de la table. Oscar sait fort bien que Florence attend les siens avant d'exprimer, comme il se doit, sa reconnaissance. Il hésite à y aller d'un bon mot, car elle se méprend toujours sur ses intentions et il en a assez de ses crises de larmes chaque fois qu'il doit lui rappeler qu'il peut adorer sa voix sans pour autant être amoureux d'elle.

« Un repas comme je les aime ! » s'écrie Thomas à l'arrivée des plats, conscient qu'un malaise risque de s'installer.

Le repas est animé. Tout le monde parle en même temps, chacun voulant ou faire valoir ce qu'il connaît de Montréal ou obtenir réponse à ses questions.

Plus menue que la majorité des fillettes de dix ans, Délima demeure discrète comme l'ont été sa naissance et sa petite enfance. Que Georges-Noël ait désapprouvé le projet de Ferdinand d'épouser une jeune fille de quinze ans avait incité le couple à taire

la première grossesse de Georgiana et l'arrivée de cette enfant qui, au dire des médecins, ne devait pas survivre en raison de graves problèmes cardiaques et respiratoires. La crainte que leur soit imputé le piteux état de santé de leur fille avait rendu Ferdinand et son épouse prisonniers de leur secret. Hospitalisée pendant plus de six mois, l'enfant avait ensuite été confiée à une bienfaitrice, célibataire fortunée et infirmière, qui lui avait prodigué tant de soins que la fillette avait réagi presque miraculeusement à un traitement expérimental.

Délima allait avoir quatre ans lorsque ses parents qui lui rendaient régulièrement visite apprirent qu'au terme d'une autre année de soins, la petite pourrait mener une vie normale. Promesse fut alors faite de la reprendre sitôt sa guérison assurée, mais la mort emporta Ferdinand avant que cela se fit. Foudroyée par ce deuil, accablée par la responsabilité d'élever seule ses deux garçonnets, Georgiana ne prit sa fille avec elle qu'une fois remariée. Accueillie comme une princesse, Délima fut choyée par tous comme un enfant longtemps attendue. Victoire éprouve une affection spontanée et indéfinissable pour cette fillette, jolie, fragile et à plus d'un égard comparable à sa grand-mère Dufresne.

Le dessert n'est pas encore servi qu'alléguant la fatigue de la petite Cécile, Marie-Ange propose de mettre l'enfant au lit et de passer la nuit dans sa chambre, histoire de la sécuriser. Oscar saisit cet excellent prétexte pour quitter la table et déclare que le jeune Romulus a droit à de semblables faveurs. Une demi-heure plus tard, Florence en conclut qu'Oscar ne reviendra pas les trouver. Elle se lève et annonce :

« Je dois vous quitter. Je travaille de bonne heure demain matin. »

Les paroles courtoises adressées à la famille Dufresne cachent un dépit qui n'échappe pas à Georgiana.

La fatigue de la journée et l'heure tardive incitent les aînés à envoyer les plus jeunes se coucher, leur promettant d'en faire autant. Les émotions de la soirée ont également eu raison de l'endurance de Victoire qui choisit de remettre au lendemain la visite du reste de la maison. Il lui tarde aussi de se retrouver seule avec son mari, dans l'intimité de leur chambre. Thomas l'y précède.

« Ferme tes yeux et attends que j'aie fait de la lumière avant de les ouvrir », lui demande-t-il.

Un instant, Victoire appréhende une déception : Thomas aurait-il disposé autrement de cette pièce qui devait être meublée du lit à baldaquin hérité du grand-père Joseph Desaulniers et des commode, vanité et chiffonnier fabriqués par Georges-Noël ? Parviendrait-elle à dissimuler son mécontentement ?

« Tu peux regarder, maintenant », permet Thomas.

Victoire est ravie. Les murs recouverts d'un papier peint à fleurs fuchsia sur fond bleu pâle, la moquette d'un bleu plus foncé et les tentures de velours du même ton, nouées de cordons dorés, l'ont conquise. Les meubles qu'elle souhaitait voir dans cette chambre s'y trouvent et la rendent plus harmonieuse encore.

« Que je suis gâtée ! » s'exclame-t-elle, pressée de s'asseoir dans un fauteuil de style Louis XIV placé entre les deux grandes fenêtres.

Après avoir échangé quelques paroles affectueuses avec son mari, elle ferme les yeux. Elle voudrait se détendre, mais tant d'imprévus ont marqué cette journée que le sommeil ne vient pas. Croyant Thomas endormi, elle est surprise de l'entendre lui avouer :

« Moi qui pensais tomber comme une bûche sur mon oreiller, je n'arrive pas à fermer l'œil.

— Quelque chose t'inquiète ?

— Au contraire! Je ne me suis jamais senti aussi bien», affirme-t-il en marmonnant d'aise.

Thomas se lève, allume une bougie et la dépose sur la table de chevet de Victoire près de qui il s'asseyait. Ses doigts délicatement glissés dans la chevelure soyeuse de sa bien-aimée, il éprouve un plaisir comparable à celui de ce dimanche de juillet 1873 où, sur le bord de la rivière aux Glaises qui longeait l'érablière, ils avaient cédé à leur convoitise.

«Tu vas peut-être me trouver ridicule, mais c'est comme si on s'était remariés aujourd'hui, confie-t-il à Victoire qui le regarde, admirative. Je me sens si amoureux de toi que j'ai l'impression que plus rien ne pourra nous éloigner l'un de l'autre.»

Leur étreinte les emporte au-delà de leur fatigue, dans une plénitude amoureuse tout à fait exquise. «Une véritable fusion», pense Victoire qui aurait aimé s'y enfermer pour toujours.

Le lendemain, jour du solstice d'été, Candide et Marius, éveillés tôt, n'attendent pas le lever des parents pour réclamer qu'Oscar les amène visiter le quartier. Empruntant la rue Saint-Hubert, à leur grand étonnement bordée de trottoirs de bois, les garçonnets croisent la rue Craig et poursuivent, en sautillant, leur randonnée vers le sud. De la rue Lacroix, ils aperçoivent de l'autre côté des voies ferrées ce que Candide croit être le lac Saint-Pierre.

«À la différence qu'on voit des maisons de l'autre côté», souligne-t-il.

Oscar leur fait miroiter tous les avantages d'habiter près de ce beau fleuve Saint-Laurent où passent des bateaux, «dix fois plus gros que sur le lac Saint-Pierre», présume Candide.

«Ne parlez pas si fort! Les gens dorment encore», leur rappelle Oscar en les dirigeant vers la rue

Saint-Jacques. Ils sont tout simplement éblouis par la hauteur et la majesté des édifices.

Pendant que les plus jeunes et leurs cousins s'en donnent à cœur joie dans la cour arrière ou dans la salle de jeu, Marie-Ange prend soin de Cécile, Mariette sert le déjeuner à Georgiana et à sa fille, les dernières à se mettre à table, et Victoire poursuit la visite du premier et du deuxième étage de la maison, au bras d'un mari fier de ses réalisations. Dans le boudoir aux tons clairs et orné de dentelles, elle retrouve avec bonheur son mobilier de Yamachiche.

«Je sens que ce sera encore un endroit où j'aimerais me retrouver...

— ... dans la solitude», précise Thomas déterminé à ne plus prendre ombrage de ce besoin chez son épouse.

Il l'entraîne vers les deux autres pièces du rez-de-chaussée. Victoire s'étonne que la porte soit verrouillée.

«Ce n'est pas la place des enfants, ici, allègue-t-il en tournant la clé dans la serrure.

— C'est d'un grand chic», s'exclame-t-elle à la vue de cette pièce lambrissée de boiseries, dont tout un mur est couvert de bibliothèques vitrées.

Victoire y reconnaît sa collection de revues de mode importées des États-Unis, plusieurs volumes que sa mère lui avait donnés et tous ceux que possédait Georges-Noël. La table de travail en chêne est recouverte d'un cuir bordeaux. Une cheminée délicatement ouvragée ajoute à l'élégance du décor. «C'est ici, sur cette console, que je devrais exposer la photo et les dessins de ma mère. Il serait temps que je rende hommage à ses nombreux talents», dit-il, presque repentant.

Victoire s'empresse de l'approuver.

«C'est dans cette pièce, enchaîne-t-il, solennel, qu'on parlera d'affaires.»

D'un pas allègre, il la guide vers une deuxième porte verrouillée, entre le salon et la salle à manger.

«Tu ne devines pas?» lui demande-t-il.

L'esprit encore brumeux, faute d'avoir bien dormi, Victoire renonce à chercher. La porte s'entrouvre sur une pièce occupée par deux fauteuils et une petite table en noyer.

«Entre», la prie Thomas.

Victoire est ébahie. «Il vient de chez les Normandin où Georgiana prenait ses cours de piano, lui apprend-il. C'est pour notre petite Cécile. Tu te souviens que mon père, du fait qu'elle est née le jour de la Sainte-Cécile, prétendait qu'elle serait douée pour la musique...»

Victoire acquiesce d'un signe de tête, se dirige vers le piano de bois clair et effleure doucement le clavier. Puis elle laisse glisser ses doigts sur des touches. Des notes rappelant un air connu surprennent Thomas.

«Je ne savais pas que tu jouais du piano!

— Si peu! corrige-t-elle aussitôt. Tu ne te rappelles pas que nous en avons un chez mes parents? Ma mère aimait tellement jouer...»

Et, pour se distraire de la mélancolie qui déjà la gagne, elle se tourne vers Thomas, cherchant les mots pour exprimer sa gratitude. Elle ne peut que l'enlacer pour le remercier.

L'après-midi, Victoire et sa belle-sœur se rendent seules au parc Sohmer. De la terrasse qui donne sur le Saint-Laurent, Georgiana admire le paysage comme si elle le voyait pour la première fois :

«Regarde! N'est-ce pas magnifique d'apercevoir d'ici l'île Grosbois, Boucherville, Longueuil, l'île Sainte-Hélène, Saint-Lambert et même Laprairie», dit-elle en balayant l'horizon du regard.

Elle s'attarde ensuite sur les édifices de la Canadian Rubber, de Viau, de Molson et enfin de Pagels

& Ferguson qui fournit les cigares vendus au parc Sohmer. Victoire en déplore la présence. «Il faut regarder plus loin et plus haut», lui conseille Georgiana. Les vapeurs transatlantiques et de superbes voiliers sillonnent le fleuve. En compagnie de cette femme parfois exubérante, Victoire apprivoise cette ville dont elle redoutait tant le tumulte.

Cette journée riche en émotions atteint son point culminant lors du concert d'orgue de Barbarie donné dans ce même parc. Littéralement emportée par la musique, Georgiana s'extasie lorsque les musiciens interprètent *El Capitan March* de Philip Sousa.

«S'il existe un paradis, il ne peut être autre chose qu'une salle de concert. Un pur enchantement, murmure-t-elle après une salve d'applaudissements. Ce soir, il ne manque ici qu'un spectacle de danseurs pour que mon bonheur soit céleste.»

Victoire comprend alors les raisons du si grand dévouement de son amie envers les jeunes filles de talent comme Florence; elle les souhaiterait aux côtés des vedettes venues des États-Unis et du monde entier.

«Il ne faut pas que tu manques le récital du couple Morel, dit Georgiana, à la fin du spectacle, regrettant de ne pouvoir y assister. N'oublie pas aussi que M. Lavigne doit faire revenir M^{lle} Phillips, une soprano qui chante divinement la "Romance des filles de Cadix".

— Je les écouterai pour deux, lui promet Victoire.

— Tu ne peux savoir comme ça me manque depuis que j'habite à Pointe-du-Lac. Faible consolation s'il en est, je vole de temps à autre des instants de rêverie où je ferme les yeux pour mieux me souvenir des concerts entendus en compagnie de Ferdinand. Il en était aussi passionné que moi, le savais-tu?

— Non. Ton mari était un homme plutôt mystérieux pour les membres de sa famille.

— Et pour toi?

— Pour moi aussi. Aussi mystérieux qu'attachant.»

Sur le chemin du retour, les deux femmes continuent d'échanger des souvenirs de Ferdinand, au grand plaisir de Georgiana qui confesse avoir épousé Carolus même si elle était persuadée qu'aucun homme ne pourrait aller à la cheville de son défunt mari.

«Mais l'aimes-tu? s'inquiète Victoire.

— Oui, bien sûr. Mais je ne reste pas moins persuadée qu'on ne vit qu'un grand amour dans une vie.»

Victoire voudrait bien la convaincre du contraire, elle le souhaite tant pour elle-même. L'atmosphère de cette soirée et la profonde amitié qu'elle éprouve pour Georgiana la disposent à des confidences dont elle ne se serait jamais crue capable. Aussi, quelle n'est pas sa surprise de découvrir que sa relation amoureuse avec Georges-Noël est connue de sa belle-sœur et que Ferdinand en a deviné plus qu'elle n'imaginait.



Au moment de faire le bilan de ce premier mois à Montréal, Victoire constate que ses appréhensions ne se sont pas confirmées: sa vie amoureuse est si empreinte de la jovialité de Thomas qu'aucune nostalgie n'a pu se frayer un chemin dans son quotidien; les enfants se sont vite sentis à l'aise et se sont fait des amis dès les premiers jours; de nouvelles commandes de chaussures marquent le début de chaque semaine et l'atmosphère de la Fabrique Dufresne & Fils est au beau fixe. D'autre part, les profits de la Dufresne & Houle augmentent grâce à Rodolphe qui assume aussi la sous-direction de la fabrique de chaussures. C'est

ainsi que juillet leur a filé entre les doigts comme l'eau de la source qui serpentait dans leurs terres de Yamachiche et de Pointe-du-Lac.

Le dimanche, la famille aime se rendre au parc Sohmer où des spectacles et diverses attractions sont présentés. Victoire préfère cette fois rester à la maison. À Thomas qui s'inquiète de sa santé, elle répond :

« Ne t'en fais pas. J'ai seulement besoin d'un peu de solitude.

— C'est bien normal », dit-il, rassuré.

Un claquement de porte, des voix enjouées se perdent en direction du parc Sohmer : Victoire n'attendait rien de plus pour monter dans sa chambre et goûter à loisir ce décor qu'elle avait souhaité. Calée dans son fauteuil, elle s'abandonne à l'état de béatitude que lui inspire la lumière chaude qui miroite sur la moquette bleu foncé. Sous son corsage de lin bleu poudre bat un cœur débordant d'émotions.

Comme elle se languit de la présence de Georgiana : si la mort n'était venue chercher Ferdinand aussi brutalement, elles auraient vécu ensemble dans cette ville. « Georgiana est beaucoup mieux disposée que je ne le suis pour apprécier les plaisirs citadins », songe Victoire. De fait, ce ne sont pas les majestueux monuments ni les superbes salles de spectacles qui l'ont le plus impressionnée à son arrivée dans cette ville. De découvrir, à quelques rues des demeures opulentes, au fond de cours nauséabondes, des taudis dans lesquels vivent des familles de plus de dix enfants l'a profondément attristée. C'est sans compter ces ouvriers qui, ne gagnant guère plus de neuf dollars par semaine, n'ont pas d'autre choix que de faire travailler leurs enfants dès l'âge de huit ans pour nourrir la famille. « Jamais, de mon vivant, il n'entrera un enfant de moins de seize ans dans notre manufacture », a-t-elle juré à son mari

et à son fils aîné. La souffrance des femmes qui se font mourir à gagner des salaires de famine ne l'indigne pas moins. Plusieurs d'entre elles préfèrent loger des chambreurs plutôt que de reléguer leurs enfants dans des salles d'asile pendant qu'elles sont au travail. Les hygiénistes ne semblent pas comprendre que dans cette ville la pauvreté est responsable du taux si élevé de mortalité infantile. Le manque de ressources condamne ces familles à une mauvaise alimentation et à des logements insalubres, véritables foyers de maladies contagieuses. La typhoïde tue leurs enfants tant l'eau qu'ils consomment est mauvaise. Victoire a déjà perdu six enfants et elle tremble pour ceux qui restent, surtout les deux plus jeunes. À la campagne, ils n'avaient pas à craindre les maladies qu'engendrent la pollution provoquée par les cheminées d'usine et les détritrus qui traînent le long des rues.

Le nombre élevé de chômeurs l'inquiète aussi. Assis-tant à un concert de l'orchestre Montreal Philharmonic ou regardant jouer la grande Sarah Bernhardt, elle ne peut s'empêcher de penser à ces centaines de pères de famille qui se réfugient dans l'alcool, faute d'avoir l'éducation et les moyens de se sortir de leur indigence. Autre constatation douloureuse : l'écart immense entre les pauvres et les riches. Les dames de la bourgeoisie anglaise peuvent être repérées de loin par leurs robes de soie, de satin ou de velours frappé inspirées de modèles européens.

À son grand regret s'ajoute le problème de la langue et de la nationalité. La majorité des Anglais se cantonnent dans leur Golden Square Mile, les Irlandais dans leur City Below the Hill, les Juifs dans leur ghetto. Les Canadiens français se partagent le Sud-Est, se demandant qui de tout ce monde gagnera le plus de terrain.

La rencontre de Lady Lacoste apporte une touche de fraîcheur à ce sombre tableau. Contrairement à ces femmes qui n'ont rien d'autre à faire que de surveiller leurs domestiques, prendre le thé et se pavaner au Victoria Rink ou dans des bals masqués, Lady Lacoste profite de sa liberté, de son instruction et de son aisance financière pour soulager la misère et promouvoir les arts et la culture. En sa compagnie, Victoire fait la connaissance d'autres femmes qui exercent leur droit à la liberté d'expression et qui militent pour que ce droit soit respecté.

Lorsqu'elle apprend que l'abbé Casgrain s'autorise à censurer la littérature, provoquant ainsi l'exil de certains poètes, telle M^{me} Duval-Thibeault, elle s'indigne. « Je ne puis croire que les seules voix capables de se faire entendre soient celles de ces femmes, la plupart religieuses, qui croient parvenir, à force de dévouement, à étouffer leur colère et leur chagrin », se dit-elle. Victoire a l'impression qu'il n'existe plus qu'un genre dans la société depuis que sa mère et les femmes de sa génération ont perdu les droits que leur accordait la coutume de Paris. Tout est dicté et organisé par les hommes et pour leur plus grande satisfaction. Les autorités religieuses s'imposent à grands coups d'interprétations bibliques. Après avoir tant désiré donner naissance à des filles, voilà que Victoire tremble pour sa petite Cécile. « Que de combats elle aura à mener », constate-t-elle. La perte du droit de vote qui ne devait durer que le temps de mettre en place le Parlement canadien est de ceux-là. La *common law*, imposée depuis 1867, prive la femme mariée de ses droits juridiques et la traite en inapte. De quoi révolter Victoire Du Sault qui, à l'instar de sa mère, a mené ses combats comme les hommes qui l'entouraient. Elle rêve du jour où, comme eux, les femmes auront leur mot à dire à l'Assemblée législative.

Oscar lui avait pourtant dit que les Montréalaises s'affirmaient davantage. Elle en cherche encore la preuve. De fait, dans cette ville, rares sont celles qui assument des responsabilités dans les entreprises, à part les journalistes et, paradoxalement, les prostituées qui obtiennent facilement la complicité de la police pour exercer leur métier. Victoire n'est pas sans espérer que ses fils seront suffisamment heureux en amour pour ne pas chercher à satisfaire leurs besoins auprès de ces jeunes femmes qui passent dans les bras de centaines d'hommes.

Ce faisant, elle ne peut s'empêcher de repenser à cet amour interdit, son plus grand tourment et l'une de ses plus grandes sources d'inspiration. Le goût lui vient soudain de tirer de sa cachette le cahier dans lequel elle couche ses pensées les plus intimes. Elle en caresse la couverture de maroquin, hésite, mais ne l'ouvre pas. Une fois terminé, ce cahier ira rejoindre ceux qu'elle entasse dans une malle depuis trente ans. De son tiroir à secrets, elle sort ensuite un coffret de lettres et retrouve l'enveloppe que le notaire lui a remise de la part de Georges-Noël, lors de son départ de Yamachiche. Ses mains tremblent sur la boîte qu'elle est tentée de replacer dans le tiroir. «S'il fallait que mon amour pour Thomas s'en trouve ébranlé», se dit-elle, résolue pourtant à faire aujourd'hui la lumière sur ce mystère. «Vaut mieux en avoir le cœur net», se dit-elle enfin, après s'être assurée que la porte de sa chambre était bien verrouillée. De ses doigts fébriles, elle ouvre l'enveloppe, stupéfaite d'en trouver trois autres de formats différents. Sur la plus petite des enveloppes, rien n'est écrit. La plus grande lui est adressée et l'autre est destinée à Emmérik, cette enfant que Georges-Noël croyait sienne, morte avant d'avoir atteint quatre ans. Datée de janvier 1877, cette lettre

avait donc été rédigée avant le premier anniversaire de la fillette.

Ma petite Emmérik,

Je t'imagine, le jour de tes douze ans, quand tu recevras cette lettre, ou de ma main si je suis encore de ce monde, ou de celle de ta maman si je devais mourir avant mes soixante-cinq ans. Tu étais née depuis une semaine lorsque je t'ai vue pour la première fois. Rien qu'à écarter tes mèches blondes sur ton petit front lisse et rosé, j'ai senti monter en moi un tel regain de vie que je me serais cru à trente ans. J'ai su dès ce moment que tu serais une fille exceptionnelle, l'incarnation de la douceur, intelligente comme ta mère et généreuse comme mon fils.

Je sais qu'on ne remplace pas un enfant disparu par un autre, mais ta naissance aura été pour moi la plus grande consolation de ma vie même si pour des raisons que je ne te dévoilerai que lorsqu'on se retrouvera dans l'éternité, j'ai beaucoup souffert après ta naissance. Je retrouve en toi ce que j'aimais le plus de ma petite Georges-Cérénique emportée à trois ans et demi. Je prie le ciel qu'il te donne longue vie. Sache que je serais prêt à donner la mienne n'importe quand, pour que tu sois heureuse.

Quand je ne serai plus là, je voudrais que tu prennes bien soin de ta mère. Tu n'auras pas assez de toute ta vie pour découvrir et apprécier ses qualités. J'aimerais aussi te donner un conseil: n'accepte que l'amour pour maître.

Celui qui t'aime plus que tous les grands-papas de la terre,

Georges-Noël Dufresne

Victoire ferme les yeux et presse le feuillet sur sa poitrine avec l'impression d'étreindre à la fois son enfant et celui qui lui en avait fait cadeau. Leur présence est presque palpable. Elle s'en laisse envelopper, immobile, reconnaissante. Tout n'est que silence, fluidité et plénitude. Elle voudrait bien les retenir, mais voilà que Georges-Noël la quitte déjà. Un sanglot monte dans sa gorge. Victoire demeure les yeux clos, imprégnée de la présence de cette enfant qui aurait dix-huit ans. «Que serait devenue Clarice, se demande-t-elle, et Laura, née un an après Oscar?» Elle sourit à la pensée de se balader dans le parc Viger en compagnie de ces trois jeunes femmes, de leur acheter d'élégantes robes dans les plus beaux magasins de Montréal, de partager avec elles espoirs, déconvenues et succès. Les siens. Ceux de toute la famille. Victoire prend cruellement conscience du désert qu'elle a dû traverser, la main sur le cœur, la respiration comprimée pour ne pas trop souffrir de la perte de ses enfants. *Mes filles me manquent affreusement, confie-t-elle à son carnet. Élevée dans un monde d'hommes, c'est contre eux que j'ai dû me battre pour devenir cordonnière et le demeurer. J'apprécie qu'après la mort de maman, deux femmes m'aient apporté amitié et compréhension. Tout récemment, Lady Lacoste, et depuis dix ans, Georgiana. Malgré la distance qui nous a longtemps séparées, les nombreux deuils qui nous ont accablées et le fait que Georgiana est remariée et qu'elle habite Pointe-du-Lac, notre amitié n'a pas perdu de sa ferveur. Aujourd'hui, j'apprécie encore plus cette femme et je comprends que Ferdinand, si intelligent, subtil et sensible, l'ait tant aimée. On la croirait quelque peu éthérée tant elle respire la fraîcheur et la joie de vivre. Comme si la musique pour laquelle elle se passionne rythmait ses pas et modulait sa voix. Elle nous donne*

envie de chanter notre vie, de la danser. Lorsque je l'ai connue, elle n'avait que quinze ans et j'ai cru que sa jovialité s'atténuerait avec l'âge, mais voilà qu'elle en a vingt-sept, qu'elle en est à sa sixième grossesse et qu'elle n'a rien perdu de son enthousiasme. Que de leçons elle me donne!

Victoire dépose sa plume, retire de l'enveloppe adressée à son nom la lettre que Georges-Noël lui avait écrite, et prend place dans son fauteuil.

1^{er} décembre 1889

Ma chère Victoire,

Tant de fois j'aurai repris cette lettre avant de te la livrer telle que tu la liras après ma mort.

En arrivant dans ce monde... sûrement meilleur, je ne serais pas surpris que Domitille soit la première à m'y accueillir. Elle me laissera lui expliquer, sans pleurer cette fois, que je l'ai toujours profondément aimée, que je n'ai rien fait pour te séduire et que mon attirance envers toi s'est développée à mon insu. Elle me croira quand je lui jurerai que c'est pour voir clair en moi et me libérer de l'emprise que tu exerçais sur moi que j'ai écrit, en mauvais anglais, des textes que j'ai cachés au fond d'un tonneau d'avoine et qu'elle n'aurait jamais dû lire. Après sa mort, lorsque j'ai ouvert le coffret de métal, j'ai découvert qu'elle les avait trouvés, lus et compris. Je devais les brûler le lendemain, mais l'inondation survenue cette nuit-là a charrié le coffret jusque sur vos terres, et il s'est retrouvé entre tes mains.

Tu avais dix-neuf ans et tu venais de rompre tes fiançailles avec Isidore quand j'ai commencé à me douter de quelque chose... Tu te rappelles nos leçons d'anglais avec le quêteux savant? À ta façon de me

regarder, au temps que tu mettais à partir de chez moi à la fin de la soirée, j'ai compris que je devais être très prudent avec toi. Je mentirais si je te disais que je n'ai jamais été tenté de provoquer les occasions de t'observer discrètement, de te parler, sous prétexte de t'aider. J'ai succombé quelques fois, notamment lorsque je t'ai offert mon aide pour exposer tes chaussures à Trois-Rivières. Je refusais de me l'avouer, d'y penser même. Tu incarnais l'émerveillement, et Domitille, le reproche. Après avoir lu ses carnets, je me suis senti coupable et honteux. J'avais du mal à regarder mes fils, à leur laisser poser toutes les questions qui leur passaient par la tête. Lorsque, pour ne pas retourner au pensionnat, ils m'ont demandé de t'engager pour venir prendre soin d'eux, je me suis rendu compte que je te voulais chez moi, non pas comme servante mais comme épouse. Comment aurais-je pu me le permettre? Je n'avais même pas traversé ma première année de veuvage. Lorsque nous en sommes enfin venus aux aveux, j'ai cru que je pourrais enfin t'épouser. Je t'aimais comme un fou et je sais que tu m'aimais autant. J'en ai longtemps voulu au père Frédéric. Je t'en ai voulu aussi de ne pas être capable de te défaire de sa condamnation et n'écouter que ton cœur. Tu avais, me semble-t-il, la force de caractère pour y arriver. Même si tu ne me l'as jamais dit, j'ai pensé alors que certains aspects de ma personnalité t'inquiétaient, ou te déplaisaient. Que j'ai souffert de te voir choisir Thomas! Je ne te cache pas qu'un goût de prendre ma revanche m'a plus d'une fois effleuré l'esprit. Je me suis souvent demandé si ce n'est pas pour ça, justement, que je n'ai pas refusé que vous veniez habiter chez moi après votre mariage. Tu comprendras que je ne pouvais pas ne pas me sentir coupable après nos défaillances. Inconsciemment, je les avais souhaitées, mais je ne savais pas que

ce serait aussi dur de vivre avec ce genre de tricheries sur le cœur. Après quinze ans de vie commune, si on peut dire, il est grand temps que je vous laisse, Thomas et toi, vivre une vie de couple normale, en toute liberté. C'est pourquoi Oscar et moi avons tout prévu pour reprendre le commerce de Yamachiche et vous laisser partir à Montréal, sans nous.

En souvenir de notre amour et pour te remercier de tout ce que tu m'as apporté d'audace, de fierté et de tendresse, je te fais cadeau du médaillon d'argent que j'avais offert à Domitille pour nos fiançailles. Je laisse aussi pour Oscar et Cécile une somme d'argent que tu voudras bien leur remettre. J'ai glissé une clé dans la petite enveloppe, et j'ai noté l'endroit secret où tu pourras trouver la boîte dans laquelle j'ai tout rangé.

Quand le moment sera venu pour toi de venir me rejoindre, tu te présenteras aussi belle et plus encore qu'avant, parce que tu seras sans remords, sans amertume et sans peur. Je serai le premier à t'accueillir dans cet au-delà où l'amour ne connaît ni frontières ni douleurs.

Je t'attends.

Georges-Noël Dufresne

Une béatitude à peine teintée de nostalgie envahit Victoire, coule dans ses veines et dessine un large sourire sur son visage. Elle ferme les yeux, abandonnée à cette paix enfin retrouvée. Pour ne plus jamais en être privée, pour en imprégner tous les pores de sa peau et le moindre repli de son être, elle tourne le dos au temps et à l'espace.

Cette passion qu'elle a souvent comparée à la rose n'en a plus que l'arôme et la grâce.

Victoire est sur le point de jeter tous ces papiers, mais un doute la retient. Elle ne les détruira qu'après

avoir récupéré ce qui est caché à l'érablière. *Et pourtant, écrit-elle, je suis consciente de courir le risque de le regretter, comme ce fut le cas pour Georges-Noël. D'écrire ce nom me fait une impression si étrange... Je ne crois pas l'avoir fait depuis mon mariage. Non pas que je n'aie jamais parlé de lui dans ma correspondance ou ailleurs, mais je l'ai toujours désigné comme le père de mon mari ou le grand-père de mes enfants. Par pudeur, je crois, ou pour ne pas abuser de l'intimité que nous avons connue.*

C'est avec la même réserve que le dernier samedi d'août, par une température exquise, Victoire invite son fils aîné à l'accompagner à Pointe-du-Lac. Elle explique à Thomas son besoin de revoir son frère, Louis, ses neveux et nièces.

Victoire ne tarde pas, une fois dans le train, à parler à Oscar de l'héritage que lui a laissé son grand-père. L'émotion est vive chez le jeune homme qui cependant s'explique mal que Georges-Noël ait caché des choses aussi précieuses dans la maisonnette de l'érablière.

«Tout aurait pu passer au feu ou être volé avant qu'on puisse mettre la main dessus...

— Ce n'était pas rare que les gens de sa génération agissent ainsi, riposte-t-elle, spontanément portée à défendre Georges-Noël.

— Vous savez ce qu'il vous a laissé?

— Non. Je le découvrirai en même temps que toi, dit-elle, impuissante à cacher son émoi.

— Vous avez encore de la peine, vous aussi?

— On ne se console pas facilement d'avoir perdu un être aussi exceptionnel. Un grand-père aussi dévoué, s'empresse-t-elle de préciser.

— Ma vie a été chambardée par son départ. Tous mes projets réduits en fétus de paille...

— Si je les avais connus, je ne sais pas si j'aurais moins souffert de son absence que de sa mort», souffle-t-elle.

Oscar pose sur sa mère un regard perplexe, cherchant à comprendre des propos qui lui semblent lourds de conséquences.

Victoire manifeste le besoin de dormir un peu avant que le train entre en gare à Pointe-du-Lac. Quarante minutes durant lesquelles elle pourra éviter les questions de son fils, ses observations ou un échange qui pourrait la compromettre. Quarante minutes à regretter quelques paroles, à imaginer les interprétations qu'Oscar peut en faire. «Et ce n'est que l'entrée en matière d'une pièce de théâtre où aucune chance de reprise n'est permise pour la comédienne que je n'ai jamais été», se dit-elle, rongée d'appréhension.

Au terme d'une visite de quelques heures chez les Du Sault qui leur prêtent un cheval et une calèche, Victoire et son fils empruntent le rang de l'Acadie, puis le rang Saint-Joseph. Cette petite route ombragée les conduit au domaine Garceau privé de son érablière depuis la vente conclue en 1860 entre Georges-Noël et Euchariste Garceau. L'émotion est vive lorsque l'attelage s'engage sur le petit pont qui mène à la rivière aux Glaises et emprunte le chemin de terre battue qui les conduira à La Chaumière.

«J'avais oublié que c'était si beau», dit Oscar, en passant sous l'arche que les branches des érables ont formée au-dessus de la route.

La dernière courbe aussitôt franchie, il tend le cou vers la maison, pousse un soupir de soulagement et saute de la calèche pour ouvrir la porte... qui résiste jusqu'à ce que Victoire la fasse céder d'un tour de clé. Elle tire les rideaux des larges fenêtres qui donnent sur l'étang, ferme les yeux et offre son visage aux

tièdes caresses du soleil qui inonde la pièce principale de La Chaumière. «Quel dommage qu'on ne soit jamais venus vivre ici», pense-t-elle, s'imaginant entourée d'enfants à jamais héritiers du souvenir de ce décor champêtre. Oscar voudrait déjà grimper dans le grenier pour y dénicher la précieuse boîte, mais de voir sa mère ainsi pensive l'en dissuade.

«J'aimerais bien revenir pour y passer quelques jours», dit-elle au jeune homme qui n'attendait qu'un mot pour lui faire remarquer qu'il restait moins de deux heures avant le prochain train pour Montréal.

Par la trappe accédant au grenier, Oscar monte, se dirige vers l'angle sud-ouest du toit et en revient avec un coffre de métal bosselé, rouillé et dont la serrure est demeurée solidement verrouillée. Victoire le dépose sur la table, le fixe, immobile.

«Qu'est-ce qu'il y a, maman? Avez-vous oublié la clé?

— Non, non. J'essayais seulement de me rappeler où j'ai déjà vu cette boîte...»

Le temps de sortir de son sac à main l'enveloppe dans laquelle Georges-Noël avait glissé la clé, le souvenir lui revient de ce jour où, après l'inondation qui avait rassemblé cinq ou six familles sous le toit des Berthillaume, elle avait aperçu ce coffre parmi les biens de Georges-Noël retrouvés dans les débris. C'était en 1865. Domitille était morte peu avant, ses deux fils vivaient dans un pensionnat de Trois-Rivières et elle, Victoire, se languissait d'amour pour son voisin, et cela bien avant qu'il ne devienne veuf. À cette réminiscence s'ajoute celle de ce soir de pluie où Georges-Noël l'avait rejointe sur la véranda et avait déposé un châle sur ses épaules avec des gestes aussi suaves que les paroles murmurées à son oreille.

«Vous l'ouvrez, maman?» demande Oscar, prêt à le faire pour elle.

Deux tours de clé et le couvercle biscornu grince. De la pochette de velours noir placée sur le dessus, Victoire sort un médaillon d'argent et d'ivoire enroulé dans une feuille de papier. Ses yeux courent sur la dizaine de mots écrits de la main de Georges-Noël : *Tu mérites le bijou le plus précieux qu'un homme puisse offrir à une femme*. Son cœur est sur le point de flancher ; elle enfouit le mot dans la poche de sa robe, prend ce médaillon qu'elle avait plus d'une fois admiré au cou de Domitille et le glisse dans la main d'Oscar qu'elle tient dans la sienne.

« C'est le premier cadeau que ton grand-père a offert à ta grand-mère Domitille. Tu l'offriras à ta fille aînée », déclare-t-elle, déterminée à ne plus revenir en arrière.

Au bord des larmes, Oscar la supplie :

« Pourquoi ne pas le garder pour vous ? »

— Il te portera bonheur, mon grand. »

Subjugué par la beauté du bijou, il n'a pas à lever les yeux sur sa mère pour communier à cet amalgame de tendresse et de nostalgie qui a fait trembler sa voix et ses mains. Accepter ce don, c'est s'interposer entre son grand-père et sa mère. C'est poser la main sur le couperet qui pourrait anéantir le dernier lien qui les unissait au-delà de la mort. Oscar s'y refuse.

« Vous devez le garder, maman, dit-il en lui tendant le pendentif.

— Je suis sûre de ne jamais le regretter, Oscar. Prends-en bien soin, lui recommande-t-elle », refermant sa main sur celle de son fils.

Pour la seconde fois, Georges-Noël venait de mourir dans les bras de Victoire.

Serrant les lèvres sur sa douleur, elle sort de son coffret les deux rouleaux d'écorce renfermant les billets, l'un destiné à Oscar et devant d'abord servir à racheter la demeure familiale de Yamachiche. Sur l'autre, le

nom de Cécile est gravé à même l'écorce de bouleau retenue par un cure-pipe. Le coffret est aussitôt rangé dans une armoire de la cuisine. Oscar prend son rouleau et le glisse dans la poche intérieure de son veston sans même en faire le compte, tant il est chamboulé.

Victoire quitte l'érablière avec le sentiment que la dernière page de son idylle avec Georges-Noël Dufresne vient d'être tournée.



Délivrée d'un passé lourd d'interdits, Victoire peut s'adonner pleinement à un présent trépidant et à la construction d'un avenir prometteur, tant pour les siens que pour l'entreprise. Exception faite de Cécile qui n'a que trois ans, les enfants fréquenteront l'école en septembre, permettant ainsi à la cordonnière de consacrer plus de temps à la conception de nouveaux modèles de chaussures.

Oscar manifeste à son égard dévouement et bienveillance. «Un trop grand attachement pourrait lui nuire», craint-elle, au courant de son indifférence à l'égard de jeunes femmes qui mendient son amour. À part Laurette, elle ne s'explique pas qu'il tourne le dos à des filles aussi talentueuses et charmantes que Florence, les demoiselles Lacoste, Rolland et combien d'autres. Aux allusions de son père à ce sujet Oscar objecte qu'il dispose de toute la vie pour trouver une épouse. «De toute manière, rien ne presse tant que je n'aurai pas construit ma maison», a-t-il déclaré récemment.

Deux ans d'opération auront donc suffi pour que la Fabrique Dufresne & Fils suscite l'envie par la qualité de ses produits. En outre, l'ambiance qui y règne est exceptionnelle, une commission au prorata de la

production de chaque ouvrier étant réinvestie dans le capital-action de l'entreprise. Les sentiments d'appartenance et de solidarité ainsi favorisés, Victoire et son mari peuvent compter sur l'entière loyauté de leur personnel. Telle était leur conviction... jusqu'à ce matin d'avril 1892. Le pied alerte, sifflotant comme à l'accoutumée en se rendant au 46 de la rue Lacroix, Thomas trouve la bâtisse vidée de plus de la moitié de ses matériaux, des chaussures prêtes à être livrées et de tous les outils de cordonnerie. Sur son bureau, un bout de papier placé bien en vue lui fournit l'explication de ce désordre : *Cherchez-nous pas. Avec les dix employés qui ont signé leur nom sur cette feuille, j'ai décidé de former ma propre manufacture bien loin d'ici plutôt que de travailler comme un esclave à enrichir un patron déjà riche. Pour aider mes futurs employés, j'ai retiré les parts qui me revenaient et j'ai pris tout ce qui pouvait équivaloir aux intérêts et aux profits qu'elles vous ont rapportés... Adieu. Rodolphe.*

Atterrés, Thomas et Victoire comprennent pourquoi, deux mois plus tôt, Rodolphe leur annonçait abruptement sa décision de se retirer de la Dufresne & Houle, un commerce pourtant rentable. Directeur de cette dernière et directeur-adjoint de la Fabrique Dufresne & Fils, il semblait pourtant assumer aisément les deux fonctions. Thomas aurait bien souhaité reprendre à son compte le commerce de machinerie agricole, mais le prix lui semblait exorbitant et ses responsabilités à la manufacture l'accaparaient déjà suffisamment. Les vœux de Rodolphe furent exaucés : l'entreprise ferma ses portes et toute la machinerie fut vendue à l'encan. La répartition des recettes provoqua une animosité jusque-là insoupçonnée de la part de Rodolphe : il en réclamait les deux tiers, alléguant un plus gros investissement dans l'administration du commerce. Pour

éviter la foudre de ses menaces, Thomas lui consentit les sommes réclamées.

Devant une telle escroquerie, les Dufresne songent d'abord à poursuivre leur cousin, mais Nérée Duplessis, leur ami et avocat, ne les y encourage guère.

«Le temps de retrouver les fugitifs est difficile à évaluer et les chances de récupérer une compensation financière appréciable sont fort minces, prétend-il.

— Je ne tirerais pas un sou avec cette poursuite que je l'engagerais quand même, affirme Thomas.

— Moi aussi », déclare Victoire.

Nérée caresse sa barbichette, visiblement très embarrassé.

«Il y a autre chose...»

Le regard inquiet de ses amis le pousse à s'expliquer.

«Je soupçonne un lien entre cette fugue et le meurtre de Clarisse Houle survenu à Pointe-du-Lac l'année dernière.»

L'intimé n'était nul autre qu'un des fils de Rodolphe. La victime, une femme âgée de quarante-deux ans, avait épousé, il y avait de cela moins de cinq ans, l'oncle de Rodolphe. Certains membres de la famille et plusieurs voisins savaient que cette femme fortunée avait quitté le Massachusetts pour échapper aux menaces d'un amoureux éconduit qui, pour se venger, avait juré qu'elle mourrait par sa main. Un jeudi soir de septembre, debout près d'une table appuyée contre une fenêtre, la pauvre femme était abattue de quatre balles dans la tête. Au terme d'une enquête bâclée, au dire de Nérée, on soupçonna Sévère, le fils cadet de Rodolphe, qui logeait chez cette grand-tante depuis un certain temps et avec qui il avait eu quelques démêlés. Incarcéré pendant des mois comme suspect, le pauvre Sévère devait finalement à son avocat, Nérée Le Noblet Duplessis, de l'avoir sauvé de

la pendaison; faute de preuves suffisantes, en effet, le jeune homme ne pouvait être accusé de ce meurtre même s'il était le légataire universel de sa grand-tante Clarisse.

«Avec ce que vous venez de m'apprendre, je ne jure plus de l'innocence de Sévère Houle», avoue Nérée.

L'escroquerie de Rodolphe l'incite à jeter un regard nouveau sur un fait négligé par la Cour: une lettre très compromettante trouvée dans la chambre de Sévère orientait les soupçons vers un proche de la famille.

«Même si le tribunal ne l'a pas retenue, je la verrais maintenant comme un indice de la complicité de Rodolphe Houle dans ce crime.

— Oscar nous avait fait remarquer que notre cousin était bizarre depuis que sa tante avait été assassinée», dit Victoire.

Pour des raisons obscures, Rodolphe, qui avait quitté sa femme depuis quelques années, se rendait souvent dans son village natal par le train de nuit, pour revenir discrètement à la manufacture le lendemain matin. Enfin, autre étrange coïncidence, Sévère avait disparu quelques semaines avant son père, sans laisser de trace. Nérée avait appris la nouvelle par M^e Barbeau, l'avocat de la Couronne, venu le prévenir d'un possible rappel de la cause devant les tribunaux.

«Je n'en reviens pas, s'exclame Thomas. Mon cousin, un criminel?

— L'appât du gain peut mener loin, reprend Victoire. L'histoire en rapporte plus d'un exemple.

— Je veux bien, mais je n'arrive pas à croire que j'ai travaillé tout ce temps-là avec un escroc, peut-être même un assassin.

— Attention, Thomas. On n'a que des soupçons sur sa complicité. Il faut des preuves pour tirer une telle conclusion», lui rappelle Nérée.

Cette nuit-là, Thomas n'a pas sommeil. Enfermé dans son bureau après s'être tourné et retourné dans son lit pendant des heures, il analyse sa relation avec Rodolphe Houle depuis les premières années de camaraderie à Pointe-du-Lac jusqu'à ce jour. « Que j'ai été naïf », se répète-t-il, se souvenant de certains événements tels que Rodolphe insistant pour que l'inventaire de la manufacture soit fait deux mois plus tôt que l'année précédente. Accablé et déçu, il jure de ne plus jamais accepter d'association dans ses entreprises, si ce n'est avec ses fils. Cherchant à reconforter son esprit, il se met en quête d'un plan qui sauverait la Fabrique Dufresne & Fils. Il en imagine un premier, additionne des chiffres et le rejette pour passer à un deuxième, puis à un troisième tout aussi irréalisable. La maisonnée va bientôt sortir de sa torpeur nocturne lorsque, la mort dans l'âme, il reconnaît que les minces profits générés par l'encan et ses propres avoirs sont nettement inférieurs aux sommes nécessaires au réaménagement de la manufacture de chaussures.

Après avoir cogité entre les draps glacés, Victoire juge opportun de rejoindre son mari. Passant devant la salle à manger, quelle n'est pas sa surprise d'apercevoir Oscar, attablé, la tête entre les mains.

« Qu'est-ce qui t'a éveillé si tôt ? lui demande-t-elle.

— Qu'est-ce que vous avez l'intention de faire pour la manufacture ?

— Si on allait en discuter avec ton père, au lieu de jongler chacun dans son coin. »

Thomas ne se montre nullement surpris de les voir entrer dans son bureau.

« Qu'est-ce que vous en pensez, vous autres ? leur demande-t-il, devinant la raison de leur insomnie.

— Je pourrais investir une part de l'argent que m'a laissé mon grand-père », dit Oscar.

Mais Victoire s’y oppose fermement :

« Rien ne nous met à l’abri d’une autre escroquerie. Je ne me pardonnerais pas de t’avoir fait perdre deux mille dollars. Quand tu seras majeur, tu assumeras toi-même la responsabilité de tes investissements. »

Victoire préfère acheter quelques terrains dans la ville de Maisonneuve, les morceler et les revendre, prévoyant que les profits lui permettront de sauver la Fabrique Dufresne & Fils.

« En attendant qu’on puisse remplacer les machines à coudre et les outils volés, y aurait-il moyen de livrer la marchandise déjà commandée ? demande-t-elle.

— Je ne vois pas comment on pourrait y arriver, riposte Thomas.

— Moi non plus, reconnaît Oscar. Pas avec dix ouvriers en moins.

— Le temps que je trouve l’argent pour acheter quelques machines à coudre, Jean-Thomas et Marie-Ange pourraient aller vous donner un coup de main. Je m’arrangerai bien ici avec Mariette, propose Victoire.

— Je retournerai travailler après le souper », décide Thomas, aussitôt soutenu par son fils.

La majorité des ouvriers restants décident de les imiter et acceptent que les salaires ne soient rajustés que lorsque l’entreprise en aura les moyens. Mais voilà qu’un bruit se répand comme une traînée de poudre : les Dufresne auraient été punis pour s’être vantés de diriger une entreprise modèle. Un discrédit est jeté sur la famille et sur la Fabrique Dufresne & Fils. Des clients les abandonnent, des fournisseurs hésitent à leur faire crédit, comme si Thomas et Victoire étaient des fraudeurs. Pis encore : la forte concurrence et la lente revente des terrains interdisent à Victoire de racheter d’autres machines à coudre. Le faible volume de production détourne les détaillants qui

s'approvisionnaient chez eux. Six mois après la fuite de Rodolphe, la manufacture doit fermer ses portes.

Scandalisée par la conduite de son frère et affligée pour la famille Dufresne, Mariette souhaite partir et Victoire ne tente pas de la retenir.

«Tu ne mérites pas de souffrir à cause de ton frère, lui dit-elle.

— Ce sera mieux pour vous et pour moi», remarque la jeune femme, pleurant à chaudes larmes au moment de dire adieu aux enfants.

Conscient que Victoire a tenté l'impossible pour sauver la fabrique, Thomas lutte pour cacher sa désolation. À la recherche d'un emploi dans le domaine de la chaussure, il lui arrive souvent de bifurquer vers le fleuve pour y déverser le trop-plein de son désarroi. Ce soir, le cramoisi et le violet de l'automne qui le charmaient naguère n'évoquent plus qu'une longue période de froidure et de stérilité. Nombreuses à s'ouvrir, les portes des entreprises se sont toutes refermées devant l'une des conditions qu'il posait, à savoir que l'employeur accepte d'engager également les dix pères de famille demeurés sans salaire depuis la fermeture de la Fabrique Dufresne & Fils.



Thomas rentre tard à la maison, dans l'espoir de trouver Victoire endormie. Sa déception n'a d'égal que la tendresse avec laquelle elle l'accueille.

«Tu t'en fais trop, mon chéri. Je suis persuadée qu'avant longtemps quelqu'un saura reconnaître tes qualités.

— Je ne m'en fais pas tant que ça, crâne-t-il. J'ai pour mon dire que ce n'est qu'une mauvaise passe, je suis né pour la réussite.

— Je croyais que ce soir tu serais capable de ne pas réagir qu'avec ta tête... »

Un mot de plus et il ne pourrait se retenir de fondre en larmes. « Elle en supporte assez comme ça », se dit-il en serrant les poings.

Ce n'est que des mois plus tard, lorsqu'il est embauché avec ses anciens employés chez Pellerin J. I. & Fils, Boots & Shoes, que Thomas lui dévoile ses véritables sentiments. Venu la rejoindre dans le jardin au retour du travail, il approche une chaise de la sienne et, les mains posées sur les genoux de sa bien-aimée, il lui confie :

« L'échec est plus difficile à vivre à trente-cinq ans qu'à vingt ans. Je me suis senti plus humilié que lorsque M. Garceau m'avait enlevé mon poste pour le donner à son frère au moulin de la rivière aux Glaises. »

Thomas Dufresne n'a connu que des réussites, mis à part de légers déboires à la mairie de Yamachiche et, de ce fait, il s'est cru à l'épreuve de toute déconvenue en affaires.

« Ce coup dur m'aura appris, entre autres choses, à considérer les recommandations de mes proches avec plus de sérieux et à me montrer plus méfiant en affaires, conclut-il, la gorge nouée.

— D'avoir besoin de notre aide t'a rendu plus attachant encore, lui assure Victoire. Ton humour et tes taquineries se faisaient plus rares, mais tu parvenais encore à t'amuser des moindres événements cocasses », ajoute-t-elle, admirative.

Thomas avoue toutefois avoir éprouvé plus de difficulté dans ses relations avec Oscar :

« Je me demande s'il me pardonne de ne pas l'avoir écouté, alors qu'il m'a mis en garde à plusieurs reprises... Penses-tu que je ferais bien de lui en parler ? »

— Je ne trouve rien de plus noble et de plus édifiant qu'un homme qui reconnaît ses torts, déclare

Victoire. Je souhaiterais que tous commettent une erreur sérieuse dans leur vie... »

Thomas fait la moue.

« Comme j'aimerais lui citer son père en exemple, se dit Victoire. Même si je ne considère pas notre défaillance comme une faute grave, Georges-Noël l'a vécue ainsi et ça lui a donné une compassion, une tolérance et une sensibilité dont très peu d'hommes font preuve. » L'idée lui vient alors d'évoquer le cas de Rémi Du Sault, son père :

« Parce qu'il n'a pas su admettre ses erreurs avant sa vieillesse, mon père a été sous-estimé, même de ses proches, reprend-elle.

— Tu as déjà fait de ces faux pas regrettables ? » demande Thomas, se doutant bien que sa réponse sera négative.

Au bord de l'affolement, Victoire tente de trouver dans ses souvenirs des bévues étrangères à sa passion pour Georges-Noël.

« Oui. Quand je n'écoutais que mon audace », répond-elle enfin.

Thomas réclame un exemple.

« Je n'oublierai jamais ce 2 novembre 1862. Malgré les avertissements de ma mère, j'avais apporté un de mes modèles de bottines les plus extravagants pour la criée des morts.

— Et puis ?

— J'ai été la risée de tout le monde sur le parvis de l'église et je me suis attiré les paroles les plus empoisonnées dont ta grand-mère, Madeleine, était capable. »

Thomas s'esclaffe, évoquant avec humour d'autres souvenirs de cette pauvre bigote si bien intentionnée.

Victoire est ravie de l'habileté avec laquelle elle a retourné la question de Thomas. Le graduel détachement de son passé amoureux lui offre une autre raison

de se réjouir. L'aisance avec laquelle elle en a parlé à Lady Lacoste, cette nouvelle amie, confidente à certains moments, en témoigne.

La veille, pour la première fois, Victoire l'invitait à venir prendre le thé dans le jardin. Désolée de voir de si belles fleurs vouées au gel, Marie-Louise a évoqué le souvenir d'une douloureuse idylle dont elle disait être sortie plus forte. « Comme le feront nos vivaces, au printemps prochain », a-t-elle ajouté, le regard nostalgique. Les rondeurs qu'elle exhibait n'altéraient en rien son élégance naturelle. À son tour, Victoire a dévoilé sa relation avec Georges-Noël comme on évoque une belle histoire déchirante qui passe dans la vie d'une femme pour lui laisser, en récompense, cet univers magique dans lequel elle peut se réfugier.

« Je vous comprends, réplique Marie-Louise Lacoste. J'ai vécu un amour très spécial, moi aussi, mais avant d'épouser mon Alexandre. »

Victoire l'incite à se confier.

« Vous ne devinerez jamais avec qui, reprend-elle en riant.

— Un personnage public..., suppose Victoire.

— Ça va de soi, confirme Lady Lacoste, visiblement peu habituée à ce genre de confidence. Avec, tenez-vous bien, M. Louis-Joseph Papineau.

— Mais il était beaucoup plus vieux que vous, s'écrie Victoire, très surprise.

— De plus de quarante ans. Vous imaginez mon embarras? Sans parler de mes neuf ans de pensionnat chez des religieuses qui m'avaient enseigné le mépris de ma féminité...

— J'ai vécu cette expérience, moi aussi, mais je revenais chez mes parents chaque fois que j'en avais la permission, tant j'étouffais dans leur carcan de pudibonderie... »

Lady Lacoste grimace aux propos de Victoire et enchaîne :

«Mais si vous saviez ce que cet homme m'a apporté. L'admiration qu'il me vouait a fait naître en moi une telle fierté d'être femme que je lui dois d'être aujourd'hui l'épouse d'un homme extraordinaire. Jamais, sans cette idylle, je n'aurais accepté de fréquenter un prétendant du rang de mon Alexandre», avoue-t-elle, vibrante de l'admiration qu'elle éprouve pour le conseiller de Sa Majesté.

Partager de si grands secrets nourrissait l'amitié réciproque de ces deux femmes, malgré leurs divergences quant à la pratique religieuse.

«Je n'aurais pu faire de telles confidences à Georgiana, même si je l'aime beaucoup, déclare Victoire. J'espère que Ferdinand, son mari, ne lui a jamais soufflé mot de ce qu'il avait découvert...

— J'avoue que je ne voudrais pas être à votre place. Je prie pour que ce grand amour ne vienne jamais aux oreilles de votre mari ni de vos enfants», conclut Marie-Louise, frémissante de peur.



Une pluie diluvienne tombe sur Montréal en cette fin d'octobre. Toute la maisonnée en est anesthésiée, pourtant Victoire n'a pas sommeil. Il est minuit passé lorsqu'elle descend à la cuisine pour se préparer un bouillon de poulet. À peine perceptibles, puis de plus en plus audibles, des pas se font entendre sur la galerie arrière, puis des gémissements. Un frisson lui traverse le dos. «Signe infailible qu'un malheur rôde», se dit-elle, transie dans son déshabillé de satin mauve. La lumière éteinte, elle pourra mieux voir à l'extérieur. Victoire traverse la serre, soulève le rideau de la porte,

et aperçoit sur la galerie une personne toute recroquevillée qui sursaute au bruit de la clé dans la serrure. Une jeune fille à la chevelure longue et bouclée, aux vêtements trempés, une valise à ses côtés, s'éponge la figure en sanglotant.

«Vous êtes souffrante?» lui demande Victoire.

De grands yeux verts rougis et tuméfiés la supplient de la laisser entrer.

Visiblement honteuse de son apparence, la jeune fille refuse d'avancer au-delà du tapis sur lequel Victoire place une chaise. Aux questions posées, elle ne fait entendre à travers ses sanglots que des bribes de réponses. Au mieux, Victoire parvient à saisir que la personne se prénomme Colombe et que c'est Florence qui, l'ayant trouvée en détresse dans l'entrée d'un café où elle venait de donner un spectacle, lui a conseillé d'aller frapper au 32 de la rue Saint-Hubert.

Née d'une mère francophone et d'un père anglophone, riche industriel du Golden Square Mile, Colombe n'a, selon Victoire, aucune raison d'errer ainsi.

«Je vous en supplie, madame, ne me renvoyez pas. Je suis prête à faire n'importe quoi...

— Nous n'avons plus les moyens de payer deux servantes, mademoiselle.

— Je suis prête à travailler pour vous sans salaire...

— Et vos parents?

— Je ne peux plus compter sur eux...»

Victoire consent seulement à la garder pour la nuit. La chambre de Mariette étant libre, c'est là qu'elle l'installe après lui avoir servi un verre de lait chaud et quelques biscuits. Sur la pointe des pieds, Victoire retourne à sa chambre, en souhaitant que Thomas n'ait rien entendu. Elle s'endort, peu avant l'aube, avec la ferme intention de rejoindre Florence à la première heure.

Ce matin-là, dès le déjeuner, Oscar sent flotter quelque chose de mystérieux dans l'air. Chemin faisant vers la Pellerin J. I. & Fils où il vient, à son tour, acquérir de l'expérience dans l'industrie de la chaussure, il apprend de son père qu'une jeune fille en difficulté avec ses parents est venue se réfugier chez eux la nuit dernière. C'est tout ce que Thomas en sait.

Fait exceptionnel, il tardait à Victoire, pressée de retrouver Florence, que les deux hommes partent pour la manufacture et les enfants pour l'école. Une demoiselle Normandin, avec qui Florence partage un appartement sur la rue Mont-Royal, lui apprend qu'elle est partie à Ottawa pour quelques jours.

Victoire doit se résigner à attendre les aveux de Colombe, faute de quoi elle devra trouver la manière et le moment propices pour l'amener à se confier. D'une grande discrétion, Colombe s'empresse de prendre ses repas avec la famille, comme les Dufresne l'exigent de leurs domestiques, pour retourner aussitôt à ses tâches de lessive ou de repassage. Oscar le déplore en secret, fasciné par le mystère de cette fille dont la tristesse est à la mesure de sa beauté et de son raffinement.

Trois jours passent avant qu'elle prie sa bienfaitrice de la suivre dans la chambre qui lui a été assignée. Calée dans le fauteuil au pied du lit, Victoire attend. Muette comme une carpe, visiblement déçue de ne pouvoir révéler ce qui l'a amenée dans cette maison, Colombe se remet à pleurer.

«Tu es ici depuis trois jours déjà, déclare Victoire, et tu n'as encore rien expliqué de ta fugue. Il faudra que tu le fasses si tu veux dormir ici ce soir.»

Colombe se ressaisit, ébranlée par cette menace.

«J'aimerais seulement que vous acceptiez de m'héberger encore quelques semaines, madame. Une tante va m'envoyer porter des vêtements et de l'argent.

— Qui me dit que tu es une fille honnête et que je ne risque pas de regretter de t’avoir hébergée?»

Aux longs silences de la jeune fille et aux sanglots qui secouent ses épaules, Victoire déduit qu’elle a quitté sa famille pour des motifs beaucoup plus graves qu’une simple dispute avec ses parents.

Au bout d’une heure, l’approche toute tendre de Victoire a raison du mutisme de la jeune femme. Colombe, qui vient d’avoir dix-sept ans, raconte :

« Sur les ordres de mon père, je devais suivre des cours d’équitation d’un domestique, fils d’une famille depuis longtemps amie de la nôtre. Un célibataire, dans la vingtaine. Il a commencé par exiger de monter sur le même cheval que moi et, un jour, il s’est permis de... promener ses mains sur ma poitrine, et j’en passe.»

Recroquevillée tel un fœtus, Colombe grelotte. Victoire sort de la chambre et revient avec un châle de laine dont elle lui recouvre les épaules.

« Pour éviter de me trouver en sa compagnie, reprend Colombe, j’ai d’abord fait semblant d’être malade. Au bout de quelques semaines, cette excuse ne pouvait plus tenir et j’ai affirmé détester l’équitation. Mon père m’a alors proposé de prendre des cours de voile ou de tennis, toujours avec le même instructeur. Prise au dépourvu, incapable d’avouer les véritables motifs de mon désaccord, j’ai choisi le tennis, résolue à repousser mon maître et à le dénoncer à la première tentative... Mais après quelques cours, prétextant mon peu de talent, il a convaincu mon père qu’il devait plutôt m’apprendre à faire de la voile. Les deux premières séances s’étant déroulées dans le plus grand respect, je suis partie confiante, ce samedi matin de juillet, sur le lac Saint-Louis. Pourtant, plus on s’éloignait de la rive,

plus la peur me gagnait. Et plus la peur me gagnait, plus je le sentais comme un vautour prêt à s'abattre sur moi. J'avais beau essayer de diriger notre bateau vers la rive, il le ramenait au large. J'étais loin du rivage et je ne savais pas suffisamment nager pour sauter à l'eau.»

Après une longue hésitation, Colombe confie avoir été bâillonnée et forcée de se soumettre aux fantasmes érotiques de cet homme, avant d'être sauvagement violée. Victoire reçoit cet aveu comme un coup de poignard en plein cœur.

«Je ne croyais pas que de telles machinations pouvaient exister chez nous, et encore moins dans les familles d'un rang aussi noble que la tienne», s'écrie-t-elle, bouleversée et combien plus révoltée.

Les questions s'entremêlent dans sa tête. Le regard lourd d'appréhension, Victoire attend la suite.

«Après, il m'a dit que je n'aurais pas d'autre choix que de l'épouser, que mon père était déjà consentant à lui accorder ma main.»

Colombe pleure maintenant comme un enfant. Victoire la rejoint sur le bord du lit et caresse son dos secoué de sanglots.

«J'aimerais mieux mourir plutôt que d'épouser cet homme-là, madame.»

Colombe dit avoir sombré dans un désespoir que ni ses proches ni le médecin n'arrivaient à expliquer. Autour d'elle, on redoutait le suicide.

«Un jour, j'ai tout révélé à ma mère, mais elle m'a traitée de menteuse et de tous les noms imaginables...»

Devant l'évidence de sa grossesse, Colombe s'avoue prête à tout pour ne pas mettre au monde l'enfant d'un viol. Victoire fait face à l'un des plus grands dilemmes de sa vie. D'une part, elle comprend ce choix et, d'autre part, elle risque, en aidant Colombe à se libérer, de passer tout comme elle le reste de sa vie derrière les barreaux.

Laissant derrière elle Yamachiche et le souvenir d'un amour interdit, Victoire s'est établie à Montréal, dans la toute nouvelle cité de Maisonneuve. Épouse attentionnée, mère aimante et femme d'affaires toujours aussi avisée, elle espère y trouver le lieu où elle pourra s'épanouir avec les siens. Mais leur destin à tous sera difficile, et même parfois périlleux, exigeant de chacun des trésors de courage et de persévérance.

Le testament de Victoire poursuit avec bonheur la grande saga romanesque de Pauline Gill. On y retrouve une Victoire Du Sault qui, aux abords de la cinquantaine, n'a rien perdu de sa fougue. Au soir d'une vie passionnante, elle verra prendre forme les rêves du clan Dufresne, dans une ville où ses membres laisseront durablement leur marque.

Originaire de L'Islet, Pauline Gill est l'auteure, entre autres, des *Enfants de Duplessis*, de la trilogie *Gaby Bernier* et des deux tomes de *Docteure Irma*. Impliquée de longue date pour la cause des aînés, des écrivains et de la culture francophone, elle a reçu de nombreuses récompenses pour ses romans, qui font la part belle à l'histoire des femmes qui ont bâti le Québec.

Les deux premiers tomes de *La cordonnrière* ont été adaptés en 2023 dans une grande production cinématographique réalisée par François Bouvier, sur un scénario de Sylvain Guy.



ISBN 978-2-89849-048-4

